



## L'ÉGLISE DES PETITS-PÈRES

A PARIS.



« J'étais là, telle chose m'advint. »

LA FONTAINE.

Un jour de l'été de 1812, je traversais avec mon mari la place des Victoires ornée à cette époque de la statue colossale de Desaix, et, malgré ses défauts, nous admirâmes pendant quelque temps la beauté de l'expression et la noblesse du geste qui semble si bien exprimer ces mémorables paroles : « *Allez dire au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la patrie et pour la postérité.* »



La chaleur était excessive; et en passant devant une église placée entre la rue Notre-Dame-des-Victoires, et ce qu'on appelle le passage des Petits-Pères, mon mari me proposa d'y entrer pour voir quelques tableaux de Bon de Boulougne, Carle Vanloo, etc., qui en décoraient le chœur.

J'étais curieuse de visiter cette église, où, selon Saint-Foix, de pauvres moines s'étaient jadis réfugiés, après que Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, les eut chassés du couvent qu'elle leur avait bâti à grands frais dans le faubourg Saint-Germain. Cette princesse, bonne, pieuse, mais un peu singulière, avait fait venir ces moines d'Italie, pour lui chanter l'office sur des airs de son choix, et qui devaient être composés par son propre musicien. Ces pauvres gens qui ne savaient que psalmodier, et qui peut-être trouvaient la musique française plus barbare que le plain-chant d'Italie, remplirent mal les vœux de Marguerite; elle se brouilla bientôt avec eux, et les contraignit de chercher un autre asile.

Avec le temps, et après bien des vicissitudes, les bons pères se réunirent à d'autres moines de leur ordre, et achetèrent un terrain proche du Mail, pour s'y bâtir une maison et une chapelle. Un des leurs, nommé frère Fiacre, prédit à Anne d'Autriche la naissance d'un fils, et celle de

Louis XIV ayant vérifié cette prédiction, cet événement mit les *petits pères*, c'est ainsi qu'on les appelait, fort en crédit à la cour. La reine bâtit leur couvent. Louis XIII posa la première pierre de leur église, et voulut qu'elle portât le nom de *Notre-Dame-Des-Victoires*, « en mémoire, dit l'historien de Paris, le savant Dulaure, des tristes victoires qu'il avait remportées sur des Français protestants... »

Il était deux heures quand nous entrâmes dans l'église; elle était déserte, mais très-ornée, et son ensemble ne présentait point cette mesquine économie qui, de nos jours, ôte aux lieux saints toute leur majesté. Les hauts chandeliers de vermeil, les anges d'or du tabernacle et des côtés de l'autel n'étaient point disgracieusement affublés de ces étoffes ridicules qui attestent la pauvreté des églises, le peu de zèle de ceux qui les fréquentent, et surtout la nécessité de ménager des choses qu'on ne pourrait peut-être pas facilement renouveler..... Cette vue me rappelle toujours celle de certains salons de province, dont les fauteuils, les girandoles et les ornements surannés couverts de housses ne doivent paraître qu'aux *bons jours*, c'est-à-dire lorsqu'il y a du monde...

Loin donc de présenter cet aspect désolé de quelques-uns de nos temples actuels, la claire



et fraîche église avait son maître autel et ses chapelles tout parés de fleurs naturelles, et l'odeur de ces dernières mêlée à celle de l'encens et de la cire, se répandait dans l'atmosphère en parfums doux et suaves dont l'influence mystérieuse dispose l'âme, plus qu'on ne croit, à un pieux recueillement. Le chœur était garni de hautes stalles d'un bois noir richement sculpté, et de beaux et précieux tableaux en recouvraient le pourtour. Afin de les mieux examiner et chacun dans son jour, nous entrâmes par la porte de droite qui conduit à la sacristie, et de là nous pénétrâmes dans l'enceinte consacrée.

Tandis que mon mari, amateur des arts, et surtout de la peinture, me faisait admirer l'effet du tableau qui représente, je crois, la conversion de saint Augustin, un bruit léger, que j'entendis derrière moi, me fit retourner la tête. Je vis à peu de distance un beau vieillard à cheveux blancs, qui paraissait nous examiner attentivement. Il nous salua avec politesse, et, voyant les yeux de mon mari encore attachés sur le tableau du centre : « Monsieur est peintre ? » dit-il, avec l'accent tout particulier qu'un amateur met d'ordinaire à cette question, lorsqu'il s'adresse à celui qu'il croit initié comme lui aux mystères de la science.

— « Pas tout-à-fait, » répondit mon mari, « mais

j'aime passionnément la peinture, et ses productions me trouvent rarement indifférent ; j'admire ici un Carle Vanloo d'une belle couleur et d'un effet qui n'était pas ordinaire à ce peintre.

— « Ah ! monsieur ! » reprit avec un profond soupir le curé, car c'était lui, « avant la révolution, nous avions bien d'autres trésors !... outre ces tableaux, le couvent, dont j'avais alors l'honneur d'être prieur, possédait des objets d'un grand prix ; notre réfectoire était orné des productions de La Fosse, de Rigaud ; nous avions une riche bibliothèque, un cabinet d'antiquités, une belle galerie de tableaux des plus grands maîtres, un Guerchin, un André del Sarte, monsieur ! un Jacques Stella ! des Valentins, des Panini, des Wouvermans.... tout cela a été pillé, vendu, dispersé..... Ah ! monsieur ! la révolution nous a fait bien du tort, et de long-temps notre église ne réparera ses pertes.... »

Il y avait tant de tristesse, tant de découragement dans la voix du vieillard en exprimant ces regrets, que je me sentis émue.

— « Je crois, » lui dis-je alors pour détourner sa pensée de ces fâcheux souvenirs, « je crois, monsieur, que vous êtes amateur, et que vous regrettez ces trésors plutôt comme peintre que comme propriétaire ?.... »

— « C'est la vérité ! » reprit-il en souriant,



« j'aime la peinture; et j'avoue qu'après notre sainte religion qui nous apprend à supporter bien des peines, c'est à l'exercice de cet art que je dois les plus douces consolations de ma vie. J'ai même eu le bonheur de rassembler chez moi quelques beaux morceaux dont la vue me console de la perte des autres,... et, puisque vous êtes amateurs, » continua-t-il, en voyant que nous l'écoutions avec intérêt, « vous devez être curieux de voir de belles choses.... Si cette jeune dame ne craignait pas de se fatiguer en montant un peu haut, je vous proposerais à tous deux de venir visiter la petite collection que j'ai réunie.... J'ai quelques tableaux rares et précieux que je me ferais un vrai plaisir de vous faire admirer... »

En parlant ainsi le curé nous avait conduits doucement hors du chœur. Je me hâtai de l'assurer du plaisir que me causait sa proposition, ajoutant que j'étais prête à monter aussi haut qu'il voudrait, fût-ce même pour aller au ciel.

— « Oh ! pas encore ! » répondit le curé avec une douce gaieté, « quoique assurément, madame, il me fût très-agréable de vous y conduire... »

Ce compliment, tant soit peu mondain, était fait avec tant de bonhomie, qu'il ne me choqua point, et que je le pris plutôt comme l'expression d'un souhait pieux qui n'avait rien de déplacé dans la bouche d'un prêtre.

Celui-ci avait ouvert une porte, et nous nous trouvâmes dans le cloître de l'ancien couvent. Nous traversâmes de grandes salles toutes dévastées, ensuite nous montâmes d'étage en étage, et de détours en détours, à travers un labyrinthe de passages droits, obliques, qui me semblaient tantôt approcher du but, et tantôt revenir sur eux-mêmes. En faisant ce trajet de la longueur duquel je témoignai mon étonnement à mon guide, celui-ci me dit tout haletant : — « Ah ! jadis j'étais mieux logé !... Mais depuis la révolution !... Encore bien heureux, madame, d'avoir retrouvé une petite place dans cette maison, où j'ai passé ma jeunesse et la plus grande partie de ma vie !... J'ai du moins l'espérance d'y mourir, et c'est une consolation que, pendant bien des années, j'ai cru devoir m'être refusée... Ils m'ont bien proposé de me faire chanoine de Saint-Denis, mais bah ! je ne veux pas quitter le colombier où j'ai trouvé mon repos !.. »

Tout en parlant de la sorte, nous arrivâmes enfin sous les combles : l'escalier finissait, c'était là qu'était l'appartement de ce digne homme. Il nous l'ouvrit avec empressement, et nous introduisit dans une antichambre où des toiles tendues, des chevalets, de vieux tableaux, et surtout une forte odeur d'huile et de vernis, annonçaient les occupations et les goûts du



maître. Nous traversâmes successivement cinq ou six chambres, toutes décorées de peinture, ou encombrées d'objets curieux, tels que meubles de forme étrange en bois sculpté; vieilles dorures de toutes espèces, anciens missels et autres livres en vélin, contenant de riches enluminures. Toutefois la vue de cet amas de choses donnait plutôt l'idée de la manie du possesseur que de son bon goût; car parmi les nombreux tableaux qui tapissaient les murs, il se trouvait rarement un morceau passable. Cependant, le curé nous montra avec toutes les précautions minutieuses d'un véritable artiste, un beau Schalken dont l'effet piquant était encore rehaussé par un jour adroitement ménagé au moyen d'un rideau de soie rouge qui laissait tomber un vif rayon de lumière sur la partie éclairée du tableau : il représentait une jeune fille portant un flambeau. C'était vraiment une très-belle chose. Nous vîmes aussi une sainte famille du Guerchin; une belle Vierge de Jacques Stella, qui provenait peut-être de l'ancienne galerie du couvent, mais le curé ne nous en dit rien, quoiqu'il eût, comme tous les amateurs, la manie de conter comment tel ou tel tableau était venu en sa possession, ceux qu'il avait donnés en échange, enfin toutes ces petites particularités qui ont tant d'intérêt pour les faiseurs de col-

lections. En nous parlant du plus précieux morceau de son musée, le bon curé, après toutes les précautions usitées en pareil cas, comme de fermer un des volets de la fenêtre, d'incliner à un certain point un tableau posé sur un chevalet, et que recouvrait mystérieusement un rideau de taffetas vert, dit, en s'adressant spécialement à mon mari :

— « J'ai ici une perle! monsieur, un vrai diamant, un trésor que le musée Napoléon m'envierait, s'il en soupçonnait l'existence... mais dont je ne veux pas me départir... C'est un joyau inestimable, en un mot, l'original de la *Vierge au linge*, un Raphaël! »

En achevant ces mots presque à voix basse, le curé le corps penché vers nous et les deux mains sur la draperie, la tira tout à coup, et nous fit voir en effet cette charmante composition, où le prince de la peinture a représenté la Vierge coiffée d'un diadème d'azur et soulevant un voile transparent qui couvre son divin fils endormi.

Mon mari, familier avec les œuvres des grands maîtres, examina le tableau avec attention, et témoigna quelques doutes sur l'authenticité d'un morceau qui se trouvait alors au musée Napoléon, et qui avait toujours passé pour être original. L'amateur écoutait, et paraissait jouir de



ces objections, comme si elles n'eussent dû servir qu'à rendre plus complète la conviction qui allait suivre. Quand mon mari eut fait l'historique de ce tableau qui avait été donné par Raphaël lui-même au cardinal Adrien de Gouffier, légat en France, en mémoire des bons offices que celui-ci lui avait rendus auprès de François I<sup>er</sup>, et d'autres détails aussi connus, le curé, sans mot dire, retourna subitement le tableau, et nous montra sur le panneau de bois noir d'anciens cachets de cire rouge empreints du sceau de Raphaël et des caractères gravés dans le bois, portant la date de 1519, époque en effet du voyage du légat en France.

J'essayerais en vain de peindre avec des paroles le regard étincelant, l'air ravi, triomphant, du curé-artiste, en nous montrant ces preuves tacites et, selon lui, irrécusables de la pure et antique origine de ce qu'il appelait son trésor. Hem! hem! fit-il après un assez long silence: interjection éloquente qui signifiait: Y a-t-il beaucoup d'authenticités qui vailent celle-là?.. Il fallut se rendre ou feindre de se rendre à l'évidence, cependant elle ne me paraissait point complète.

— « Pourquoi donc, » dis-je alors en regardant de nouveau le tableau, « cette belle peinture, qui, en effet, offre bien la suavité du pinceau de

Raphaël, paraît-elle non pas ternie, mais comme usée? Il y a là des endroits où la couleur est presque enlevée?..»

— « Ah! madame! » répondit le vieillard avec l'espèce de gémissement que lui arrachait toujours cette pensée, « c'est encore là un effet de la révolution!.. Et peu s'en est fallu que ce précieux tableau employé de la façon la plus ignoble ne pérît dans le feu comme un vil morceau de bois!.. C'est une histoire assez curieuse que la manière dont j'ai fait cette trouvaille... » Voici l'anecdote qu'il nous conta :

Pendant la terreur, le curé qu'on appelait alors le citoyen Fontaine, demeurait rue de Cléry, où il disait la messe en cachette, et tenait une petite école de garçons, dont le mince revenu l'aidait à vivre obscurément, sans attirer sur lui les vexations qui poursuivaient à cette époque les prêtres cachés. Un soir, il entra chez un chaudronnier, de je ne sais quelle rue, et marchanda un petit poêle en fonte, qu'il voulait faire placer dans son appartement: c'était en automne et les jours commençaient à se raccourcir.

Pendant qu'il débattait avec la femme du chaudronnier le prix du poêle, un bruit d'enfants se querellant dans l'arrière-boutique attira son attention, ainsi que celle de la mère, qui, tout en parlant à l'étranger, entra dans la pièce où se fai-



sait tout le tapage, distribua quelques tapes à droite, à gauche, et retira des mains des tapageurs une planche, sujet de la dispute, en leur disant : « Voilà qui vous mettra d'accord ! vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre, et demain j'en allumerai mon feu !... »

Ce furent des pleurs, des cris à étourdir.

— Qu'est-ce donc qui désole ces enfants ? demanda le curé : « Mon Dieu, monsieur, répondit cette femme, c'est qu'ils ont trouvé dans le magasin une planche où il y a de la peinture, ils s'en font un petit banc, que sais-je ? c'est à qui l'aura, et ils se querellent à tout moment pour cela... »

Au mot de peinture, le curé ouvrit l'oreille, il prit la planche en question ; en la regardant à la lueur du foyer qui était déjà allumé, il aperçut en effet de la peinture, mais toute couverte de poussière et de crasse ; la planche étant de noyer, forte et bien unie, il pensa qu'elle pourrait lui servir à peindre ; il l'acheta trois assignats de dix francs, qu'il donna aux enfants pour les consoler de la perte de leur jouet.

Revenu chez lui, il se mit à nettoyer avec précaution son emplette ; et peu s'en fallut, nous dit-il, qu'il ne devint fou de joie en apercevant les traits gracieux de la Mère de Dieu, et derrière le panneau la preuve authentique que le

hasard, ou plutôt la divine Providence avait fait tomber un des plus beaux Raphaël connus entre ses mains.

C'est ainsi, ajouta le curé avec une sorte d'orgueil, que j'ai sauvé le chef-d'œuvre de sa destruction, et que mon goût pour la peinture m'a souvent fait découvrir sur les ponts, les quais, des choses précieuses qui, sans moi, eussent été perdues et auxquelles j'ai été assez heureux de pouvoir donner un asile... Car enfin, disait-il en jetant un regard de complaisance autour de lui, ils sont très-bien placés ! convenez-en ?... »

Je n'ai jamais si bien compris la puissance des arts qu'en voyant le front radieux du vieillard, tandis qu'en nous faisant ce récit, il promenait autour de lui un regard plein de joie. Cet homme, jadis le premier dans cette maison, célèbre par la vie molle et pleine de délicatesse qu'on y menait, exilé pendant de longues et turbulentes années de cette demeure où il commandait naguère, où sa vie s'écoulait entre les faciles devoirs de sa charge et les douceurs de l'étude, cet homme se trouvait heureux et fier d'en habiter le galetas, et d'y vivre entouré des chers objets de sa vénération, arrachés par lui aux déprédations de l'ignorance et à d'autres naufrages plus funestes encore !...



Cependant me rappelant ce que le curé m'avait dit dans l'église de son goût pour la culture de l'art, je cherchais parmi cette foule de tableaux, grands et petits, les œuvres de l'amateur lui-même; ne trouvant rien qui m'en donnât l'idée, je le lui demandai.

— «Oh!» me dit-il avec un peu d'embarras et une modestie qui n'avait rien d'affecté, «vous comprenez bien, madame, que je n'ai garde d'exposer mes croûtes au milieu de ces chefs-d'œuvre! J'aime la peinture; mais je ne suis qu'un pauvre amateur, et mon peu de talent se borne à copier quelques têtes....»

Nous insistâmes pour qu'il nous fit voir de son ouvrage, et le brave homme, avec une répugnance visible, nous ouvrit une petite pièce qu'il appelait son atelier; il y avait sur un chevalet une tête de vierge commencée. Le bon curé avait raison, son talent n'était en effet que celui d'un amateur, toutefois il n'était pas tout-à-fait dénué de tact et de goût, le dessin était assez pur, mais la couleur laissait beaucoup à désirer.

Il y avait déjà près d'une heure que nous étions dans ce modeste musée, et malgré tout l'amusement que me causaient les remarques et les anecdotes du curé, je craignais, non d'abuser de sa complaisance, qui était extrême, mais de lui faire perdre son temps, et je me disposais à

prendre congé de lui, quand il nous dit en hésitant un peu : « J'aurais encore quelque chose à vous faire voir... mais... » Ici il s'arrêta et parut chercher à concilier deux sentiments opposés. Je crus d'abord que c'étaient le désir de nous retenir et la crainte de nous fatiguer, et je m'empressai de l'assurer qu'il nous avait fait passer le temps d'une manière trop agréable pour ne pas désirer de prolonger cette entrevue, si toutefois nous ne craignons pas de lui être importuns en restant davantage; pendant que j'exprimais ce désir de mon mieux, le vieillard me regardait avec une expression que je ne savais comment définir. Puis ses yeux se reportaient avec la même indécision vers mon mari. Enfin il tira ce dernier à part, l'emmena près de la fenêtre, et lui parla tout bas pendant quelques instants.

— «Vraiment non!» dit tout à coup mon mari; le curé ajouta encore quelque chose, à quoi mon mari répondit : « Oh! elle ne manque pas de courage. Ma chère amie! continua-t-il en revenant vers moi, monsieur veut nous montrer un objet d'un aspect effrayant, et il s'informait avec une bonté toute paternelle si tu pourrais en supporter la vue... Je l'ai tranquilisé à cet égard, et je l'ai assuré que ton courage égalait ta curiosité.... »

— « Je suis femme, repris-je en riant, c'est vous